

Borges est le voisin

Abdelfattah Kilito

Un petit mot sur le titre de ma communication. Au départ, j'avais inscrit "Borges *et* le voisin". Cela fait deux personnages distincts. Par la suite, une idée m'a frappé, je ne sais quel éclair m'a orienté vers le verbe être. Borges *est* le voisin. S'agit-il d'un seul personnage? Oui et non. Borges se confond en effet avec le voisin tout en s'en distinguant. Deux en un, dira-t-on. Tout se joue dans l'écart entre la conjonction de coordination et le verbe être.

Mais qui dit ou pense que Borges est le voisin? Ce n'est pas Borges, mais quelqu'un d'autre, disons un lecteur qui apprend brusquement que Borges est son voisin. Tiens, se dit-il, Borges est mon voisin, il habite à côté de moi et je ne le savais pas. Pourtant, je le connais, je connais à tout le moins son nom. Est-ce qu'il me connaît, lui? Cela n'est pas probable, c'est même exclu. Comment pourrait-il me connaître, encore moins me reconnaître, alors qu'il ne m'a jamais vu? Du fait de sa cécité, il ne pouvait absolument pas me voir. Je n'existe tout simplement pas pour lui.

Le lecteur que j'évoque, entraîné par ce qui lui semble un raisonnement imparable, ne peut s'empêcher d'ajouter: Je suis le voisin de Borges,

donc Borges est mon voisin. Est-ce que cela revient au même? Non, ce n'est pas tout à fait la même chose. Car sur ma lancée, avance ce même lecteur, je risque de prétendre... Quoi? Si Borges est le voisin, et comme je suis le voisin, donc je suis Borges ou, pour le dire autrement, Borges est moi.

Borges est moi! Quelle outrecuidance! Mais ce n'est pas moi qui le dis, se défend le lecteur, c'est Borges en personne qui l'énonce. Enfin, presque. N'a-t-il pas écrit un texte qui s'intitule "Borges et moi", qui figure dans *L'Autre*? Il est vrai qu'il n'a pas employé le verbe être, mais la conjonction de coordination. Ce n'est pas la même chose, tout en étant, au fond, la même chose. Après tout, ne sommes-nous pas voisins?

Notre lecteur se souvient alors d'une parole de Kafka: "La plupart du temps, celui qu'on cherche au loin habite à côté" ("Journal de 1917" 1103). Comme par hasard, l'une des nouvelles de l'écrivain pragois s'intitule "Le voisin". Le personnage-narrateur, un homme d'affaires, soupçonne un voisin, dont il connaît le nom, Mr. Harras, d'écouter ses conversations téléphoniques afin de lui voler ses clients. Harras en effet vient de louer un bureau juste à côté de celui du narrateur, une mince cloison sépare les deux appartements. Le narrateur n'est pas du tout content:

Harras peut se passer de téléphone; il a le mien. Assis sur son divan, qu'il a poussé contre le mur, il épie; moi, quand l'appareil sonne, je dois répondre, écouter les désirs du client [...] et pendant ce temps, malgré moi, renseigner mon Harras à travers la cloison.

Peut-être n'attend-il même pas que j'aie fini pour se lever, dès qu'une phrase l'a renseigné sur une affaire, et pour glisser, léger comme une ombre qui passe, à travers les rues de la ville. Peut-être, avant que j'aie racroché l'écouteur, est-il déjà en train de travailler contre moi! (*La Muraille* 175)

Travailler contre moi! Le voisin est manifestement un rival déloyal et redoutable. Mais au fait, qui espionne qui? Le narrateur soupçonne Harras de l'écouter clandestinement. Mais n'est-il pas lui-même, du côté de la cloison, en train de guetter Harras? Ne sont-ils pas tous les deux à l'affût? Une différence cependant: Harras ne parle pas, il écoute; le narrateur, quant à lui, est obligé de s'entretenir par téléphone avec ses clients, et ce faisant, il renseigne Harras sur ses affaires. Du coup, il travaille pour Harras, pour Harras qui travaille contre lui. Le renseignement recueilli, Harras se précipite dehors pour en tirer profit, "léger comme une ombre qui passe".

Il devance le narrateur. Si celui-ci se rend chez un client, il trouvera Harras déjà sur place, arrivé bien avant lui. Mais tout cela, il est vrai, se réduit à un simple soupçon formulé par le narrateur. À la fin du récit, cette présomption reste invérifiable.

Elle devient pourtant réalité dans une autre nouvelle de Kafka, “Le couple”, qui prolonge en quelque sorte celle où il est question du voisin. Le couple n’implique-t-il pas, au demeurant, une relation de voisinage? De qui s’agit-il cette fois? D’un vieil homme, N., un client potentiel, auquel le narrateur, encore un homme d’affaires, rend visite, et qui vient de rentrer d’une promenade avec sa femme. Le narrateur se présente chez lui avec sa valise d’échantillons. Or, à peine entré, il s’aperçoit de la présence d’un autre agent d’affaires, qui, précise-t-il, lui “fait une certaine concurrence” (*La Muraille* 218). Encore un rival! Celui-ci est déjà sur place, assis bien à l’aise, tandis que le narrateur, debout, s’agite vainement. À eux deux, ne forment-ils pas aussi un couple? Le titre se prête ainsi à une double lecture. Irrité, N. repousse avec mépris les propositions de l’un et de l’autre. De guerre lasse, le narrateur décide de se retirer, mais dans l’antichambre il croise la vieille femme qui lui adresse quelques mots. Il constate alors une chose surprenante: “je remarquai qu’elle me confondait avec mon rival”. La nouvelle s’achève par cette observation et par un commentaire énigmatique du narrateur: “il faut continuer à porter son fardeau!” (*La Muraille* 223). Quel fardeau? La valise d’échantillons, ou bien l’autre, le rival, c’est-à-dire, après tout, soi-même?

Revenons à Borges, à supposer qu’on s’en soit éloigné. Dans “Borges et moi”, auquel j’ai déjà fait allusion, texte bref, à peine une page, l’autre n’est pas un concurrent. Enfin, presque. La relation des deux partenaires (encore un couple) est plutôt apaisée. Ils ne s’opposent guère, ils ont l’air d’être des complices, et tout compte fait ils se complètent. En quel sens?

C’est à l’autre, à Borges, que les choses arrivent [...] j’ai des nouvelles de Borges par la poste et je vois son nom proposé pour une chaire ou dans un dictionnaire biographique [...] Il serait exagéré de prétendre qu’il y a de l’hostilité dans nos relations ; je vis et je me laisse vivre, pour que Borges puisse ourdir sa littérature et cette littérature me justifie. (*Œuvres*, II 28)

L’autre qui, d’une certaine façon est à l’écoute de l’autre côté de la cloison, se sert de lui et l’exploite. “Peu à peu, je lui cède tout, bien que je me rende compte de sa manie perverse de tout falsifier et magnifier.” Le texte se

clôt par des mots qui soulignent une profonde incertitude: “Je ne sais pas lequel des deux écrit cette page” (28).

Dans une nouvelle du *Livre de sable*, intitulée “L’autre”, on lit au tout début: “Le fait se produisit en 1969, au nord de Boston, à Cambridge” (*Œuvres*, II 481). Borges, soixante-dix ans, est installé sur un banc face au fleuve Charles. À l’autre extrémité du banc, quelqu’un vient se placer, un jeune homme de 20 ans. Trait significatif, celui-ci a entre les mains *Les Possédés* de Dostoïevski, et Borges lui demande s’il a lu un autre roman de l’écrivain russe, dont le titre est comme de juste *Le Double*. Cette référence est inévitable, reconnaissons-le, dans la nouvelle de Borges. C’est que le jeune homme s’appelle aussi Borges. Il contemple cependant un paysage différent. Tout en étant à proximité, il est ailleurs, en Suisse: “je suis à Genève, sur un banc, à quelques pas du Rhône”. Le fleuve est évidemment mentionné pour suggérer le passage du temps. Les deux personnages se ressemblent, ils sont voisins, proches l’un de l’autre sur le même banc, mais un demi-siècle les sépare, ainsi que le lieu différent évoqué par chacun d’eux. Borges l’aîné dit à Borges le jeune: “Ne veux-tu pas savoir quelque chose de mon passé, qui est l’avenir qui t’attend?” (483). Le jeune voisin, en effet, cinquante après, sera à Cambridge, assis sur un banc à côté d’un jeune homme qui, à son tour, un demi-siècle plus tard, sera assis à côté d’un jeune de vingt ans qui, plus tard, âgé de soixante-dix ans, sera assis à côté d’un jeune homme perdu dans un rêve analogue, et ainsi de suite à l’infini. Cette mise en abyme n’est pas sans rappeler la mythique six cent deuxième nuit, si chère au cœur de Borges et qui déconcerte tant de lecteurs.

Dans une brève nouvelle de Kafka, “Un contretemps quotidien”, A. doit régler une affaire importante avec B. qui habite à H. Il y arrive en retard.

on lui dit que B., furieux de ne pas le voir venir, est parti il y a une demi-heure pour venir le chercher chez lui. On conseille à A. de l’attendre. Mais A., craignant pour son affaire, se hâte de rentrer au logis.

[...] Arrivé chez lui, il apprend que B. s’est présenté de bonne heure, juste au moment où lui, A., venait de partir, que B. l’a même rencontré sur le pas de la porte, qu’il lui a rappelé leur affaire, mais que A. lui a répondu qu’il n’avait pas le temps d’en parler parce qu’il était extrêmement pressé de partir.

Malgré cette incompréhensible attitude de A., B., ajoute-t-on, est resté pour l'attendre. Il a souvent demandé si A. était revenu, et il attend encore dans la chambre de A. (*La Muraille* 182-83)

Cette situation me rappelle une observation d'Auguste Comte: "On ne peut pas se mettre à la fenêtre pour se regarder passer dans la rue". En d'autres termes, on ne peut pas être son propre voisin, à la fois chez soi et à côté. Kafka et Borges assurent pourtant que cela est possible. Tous deux sont à la fenêtre et se regardent passer dans la rue. En tout cas, Borges est à la fenêtre et regarde, si je puis dire, Kafka déambulant en face. Cela se vérifie dans maints passages de l'œuvre de Borges, à titre d'exemple ce qu'il a écrit sur le Simurgh à partir du *Langage des oiseaux* du poète mystique persan Farid al-Din Attar (XIIe s.). Ayant entendu parler de cet oiseau mythique ("le lointain roi de tous les oiseaux"), des pèlerins partent à sa recherche. Ils parcourent vainement le monde. "Enfin [...] ils s'aperçoivent qu'ils sont le Simurgh et que le Simurgh est chacun d'eux et eux tous" (*Œuvres*, II 856).

Par ailleurs, de façon inattendue et subtile, Kafka traverse encore la rue dans "La quête d'Averroès", un récit saisissant qui laisse perplexe. Kafka y passe à vrai dire si discrètement qu'on ne l'aperçoit pas au premier abord. Personnellement, j'ai mis des années à m'en rendre compte, et c'est le hasard d'une relecture qui m'y a guidé récemment. Du coup, je me suis retrouvé quelque peu impliqué dans cette histoire. Il y est question aussi du voisin, des voisins. Avec un plaisir manifeste, Borges rappelle dès la première phrase, les noms reçus successivement par Ibn Rushd chez les Latins avant de s'appeler finalement Averroès: "Benraïst et Avenryz, sans oublier Aben-Rassad et Filius Rosadis" (*Œuvres*, I 615). Divers noms du même personnage s'égrènent ainsi au fil du temps. Voisinant dans la durée, ils sont en quelque sorte placés sur le même banc et chacun d'eux contemple un fleuve différent.

Les voisins, quand on y pense, peuvent être de bon conseil, ils nous adressent souvent, sans s'en rendre compte, des signes que nous ne savons pas interpréter, perdus que nous sommes dans l'indifférence de notre songe. Pourtant, la vérité que nous cherchons est chez eux, notamment quand ce sont des enfants, et on sait que la vérité sort de la bouche des enfants. Borges représente Averroès commentant la *Poétique* d'Aristote et n'arrivant pas à comprendre la signification de *tragédie* et de *comédie*.

De son balcon, il aperçoit des enfants en train de s’amuser. L’un d’eux joue le rôle du muezzin, celui qui le porte représente le minaret, et un troisième, agenouillé, l’assemblée des fidèles. Ce que notre philosophe cherche est sous ses yeux, mais il ne voit rien, il ne reçoit pas le message que lui adressent les enfants à demi-nus qui, tout à leur jeu, absorbés dans la scène qu’ils représentent, ne le voient pas non plus. Averroès a pourtant une pensée fugitive: “Il se dit (sans trop y croire) que ce que nous cherchons est souvent à notre portée” (*Œuvres*, I 617). Phrase qui réintroduit subrepticement celle du *Journal* de Kafka: “La plupart du temps, celui qu’on cherche au loin habite à côté” (“*Journal de 1917*” 1103).

Abdefattah Kilito

L’Université Mohammed V, Rabat-Agdal

ŒUVRES CITÉES

Borges, Jorge Luis. *Œuvres complètes*. Vol. I. Paris: Gallimard, 1996

—. *Œuvres complètes*. Vol. II. Paris: Gallimard, 2010.

Kafka, Franz. “*Journal de l’année 1917*”. *Récits, romans, journaux*. Paris: Grasset, 2000.

—. *La Muraille de Chine*. Paris: Gallimard, 1950.